

10) Sur la trilogie en japonais: parole, chant et loi

-- Kamigami-wa uta-fu "Les dieux chantent"

(Exposé dans un colloque de littérature comparée, à la Faculté de Limoges, 28/03 2003) Susumu Kudo

Tout en n'étant pas spécialiste de la langue aïnou, je me suis toujours intéressé aux questions aïnoues. Car mon pays natal est un de leurs anciens territoires et que je suis persuadé que certains de mes aïeux étaient d'origine aïnou. Une de mes grands-mères (1888 - 1970) se teignait, dans ses vieux jours, les dents en noir comme de vraies femmes aïnoues. Je me sentais près d'eux et j'ai une certaine vision du monde aïnou et de la langue aïnou. Mais ce n'est que très tardivement que je me suis aperçu, par exemple, de l'origine aïnou des toponymes parsemés à travers le pays. Ils sont à tel point japonisés qu'ils en occultent l'origine: tel, Osoré-san "montagne de la terreur" qui tire son origine non pas du japonais osoré "peur, crainte" mais d'un aïnou usori "baie, partie intérieure de la mer"(1).

L'aïnou est une des langues préhistoriques probablement antérieures à la formation du japonais. On ne connaît pas exactement le rapport génétique entre japonais et aïnou. Mais la survivance de nombreux toponymes aïnoues, indice d'antériorité de l'ethnie, montre combien la langue prévalait largement dans le pays, surtout dans la région nordique. L'aïnou, langue plus continentale qu'insulaire, se serait apparenté plutôt au coréen qu'au japonais, parce que le japonais était une langue du type syllabique CV (Consonne+Voyelle), tandis que aïnou et coréen peuvent se présenter soit en CV soit en CVC. Nous allons voir ce qu'il y a de génétiquement commun entre japonais et aïnou.

Poné "os" aïnou est, en japonais, honé "os" qui remonte phonétiquement à poné "os". En ryûkyû, langue des îles du sud, le mot est exprimé par puni. Poné et puni peuvent provenir du même mot aïnou poné, car la langue aïnou aurait été plus ancienne que les deux autres. On pourrait en dire autant à propos de pito "être humain" aïnou, attesté dans *Yûkara*, ancienne épopée (orale) en aïnou, qui pourrait être antérieur à hito "être humain" japonais. On fait provenir généralement pito aïnou de l'ancien japonais pito, mais nous pensons plutôt au contraire.

"Le *Chant* précédait-il la *parole* ou était-ce la *parole* qui était antérieure au *chant*? ", se demandait récemment un anthropologue japonais (2). Ce que je veux montrer ici, ce n'est pas l'antériorité de tel ou terme mais un curieux rapport entre "parole, chant et loi", qui se devine dans trois langues: japonais, aïnou et coréen.

En aïnou, itak est à la fois substantif et verbal. Il signifie *parole, mot ou parler*. D'après Yanagida Kunio (3), c'est ce mot qui aurait donné dans un dialecte japonais du

nord: itako "sibylle, diseuse de bonne aventure". Car le japonais est une langue à syllabes ouvertes.

Laurence Labrune de Bordeaux pense que les anciennes voyelles japonaises étaient toujours précédées par une consonne (4). On en voit en effet quelques vestiges dans le japonais, dans les syllabes telles: wa, wi, we, wo, wu (en ryûkyû) et ya, yu, yo. Les consonnes prévocales auraient été de plusieurs sortes: w, y, f, ph, r etc.

Le mot ryûkyû yuta "sibylle" peut remonter à quelque chose comme: yutak qui se lierait à l'aïnou itak. Itak a pu donc donner en japonais dialectal deux formes: itako et yuta. L'étymologie du japonais uta "chant" (uta-fu "chanter") n'est pas encore assurée. Certains (5) l'approchent du verbe uta-fu (>utta-fu>utta-eru) "porter parole, c'est-à-dire, porter plainte". Dans un dialecte de Kantô, uta-fu ne signifie pas "chanter" mais "dire, préférer"(6). Là, uta ne signifie pas "chant" mais "parole". Je suppose que uta peut aussi venir, par intermédiaire de \*yuta(k), de l'aïnou itak "parole" (7).

Or en coréen, "chant" se dit noré, "chanter" noré-ha(n)da. Le correspondant japonais nori (i-nori "parole religieuse de célébration, prière" ou nori-to "prédication") n'est pas "chant" mais "ce qui est proclamé, loi". Il vient d'un ancien verbe noru "émettre parole, proclamer solennellement, dire". De ce verbe sont dérivée paradoxalement une autre série de mots: noru-fu "maudire" et noru-fi "malédiction". Noro "sibylle, donneuse de parole" en ryûkyû est un autre dérivé du verbe noru.

La "loi" en latin est lex qui signifiait, d'après Ernout-Meillet (8), "parole religieuse qui a force de contrainte" On sait qu'il est lié avec lego "recueillir des mots, lire" en latin, "égrener des mots, dire, préférer" en grec. Le radical indo-européen du mot grec dikê "loi" est \*deik- "montrer, indiquer par le geste ou la parole, enseigner". Or, ce \*deik- se lierait, d'après Merrit Ruhlen, à tek aïnou "main" d'où té "main" japonais (9). Ce genre de rapport entre Orient et Occident peut se trouver dans un mot particulièrement important.

"Dire" peut s'exprimer en grec par phêmi (avec le radical, pha-: phêmê "prédiction" phainô "briller, se montrer"). La racine indo-européenne serait bhâ- (10) qui veut dire à la fois "briller" (bhâs en sanskrit) et "dire" (bhâsh). Or deux radicaux principaux d'ancien verbe japonais fu (phu) "dire" sont pha- (inaccompli) et phi-(nominal). Le meilleur dictionnaire d'ancien japonais (11) donne pour l'origine de ce fu une abréviation de i-fu "dire". Mais nous pensons que i de i-fu n'est qu'une particule emphatique (telle qu'on voit dans: i-kozu "creuser", i-maku "rouler" ou encore, pourquoi pas, i-ku "aller"?). Il faut trouver ce que c'était que ce -fu. Ne serait-ce pas -fu de uta-fu, noru-fu, wara-fu "rire", na-fu "dire non, nier" dans le dialecte de l'est ou de to-fu "demander, enquêter", tous ces verbes reliés avec fu "émettre une voix" qui se décline

en pha- et -phi- et qui peut être en rapport avec l'élément indo-européen bhâ-?

L'étymologie du mot japonais kami "dieu" n'est pas encore établie. On sait qu'anciennement les voyelles japonaises étaient du nombre de huit (a, u, deux i, deux e et deux o). Or, -mi de kami est un des deux -mi. Il s'agit d'une contraction de -moi ou de -mui. Or, en aïnou, kamuy veut dire à la fois "dieu" et "ours" (kuma en japonais). Il est permis de supposer que le mot japonais kami "dieu" provient de l'aïnou kamuy. Une étymologie qui fait de kami une abréviation de kagami "miroir" ou kami "haut" n'est pas de mise, car ces deux -mi diffèrent, dans le vocalisme ancien, de -mi de kami "dieu".

Si kami "dieu" vient de l'aïnou kamuy, dans la phrase telle: kami-gami ha (wa) uta-fu "les dieux chantent", il n'y a qu'une particule emphatique ha qui était authentiquement japonaise. Les autres unités (kami-gami, pluriel de kami, par le redoublement de kami < kamuy "dieu, ours" aïnou; uta < itak aïnou; -fu < bhâ- "parler" indo-européen) seraient toutes venues des éléments étrangers au japonais.

Il semble que, d'après la chronologie linguistique, le proto-coréen, langue altaïque, et le proto-japonais se soient séparés vers trois mille cinq cents ans ( $\pm 1000$  ans) avant J.C (12). Depuis, il y aurait eu deux vagues importantes d'introduction du proto-coréen dans le Japon: la première se situe vers 400 ans (et suite) avant J.C. Il s'agit du début d'une civilisation continentale dite l'âge Yayoï. La seconde vers 300 ans après J.C. Le pays commence à s'acheminer vers l'empire des tumulus. L'introduction des éléments continentaux (et à travers cela, chinois) est évidente dans l'histoire du japonais.

En revanche, on sait très peu sur l'aïnou. Il n'empêche que l'aïnou était une des langues les plus importantes qui existaient déjà au moment de la séparation du proto-coréen et du proto-japonais. Les aïnous auraient été de principaux composants des jômôn "proto-japonais". La langue aïnou était considérée dans un document du 9e siècle (13) comme un des quatre dialectes pratiqués dans l'archipel: notre dialecte (du centre du pays, autour de Nara et de Kyôto), le dialecte de Hida (dont le centre est Takayama), le dialecte de l'est (Nagoya, Shizuoka), le dialecte des "Poilus" c'est-à-dire l'aïnou. Les aïnous sont toujours réputés velus. L'aïnou aurait donc occupé le Hokkaïdô et presque toute la moitié nord du Honshû et, de façon éparse, les îles du sud. Ce qui nous intrigue cependant dans ce document, c'est qu'il ne mentionne pas les dialectes de l'ouest et du Kyûshû. Ils pouvaient être inclus dans "notre dialecte" cité ci-dessus.

Susumu Kudo

Notes

(1) rubrique usori dans le *Dictionnaire Etymologique* de Jôta Yamanaka (Azékura-Shobô,

Tokyo 1968). osor “derrière (partie du corp)” dans le *Dictionnaire Ainou* de Suzuko Tamura (Sôhûkan, Tokyo, 1966)

(2) Juitchi Yamaguiwa, dans le bimensuel *Daikôkai* No. 22 , Tokyo 1998

(3) *Oeuvres complètes* dans la collection poche Chikuma Tokyo 1989, vol 4, p. 460

(4) Laurence Labrune: A propos d'un trait typologique du japonais: l'absence de r à l'initiale des mots indépendants de *Yamato Kotoba* in *Ebisu, études japonaises* No 2, Maison franco-japonaise de Tokyo 1993 et La formation des désinences verbales en japonais ancien in *Cipango, cahiers d'études japonaises* Numéro 5, novembre 1966.

(5) tel Origuchi Sinobu

(6) *Dictionnaire de dialectes japonais* (Tôjô Misao, Tokyo-dô 1951)

(7) Voir Yanaguida Kunio, *Oeuvres complètes* (Coll. de poche Chikuma, Tokyo 1990 vol 11, p. 310)

(8) *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (4e édition, Klincksieck, 1985)

(9) *L'origine des langues* (traduction de l'anglais, Belin 1997, pp 128 - 129)

(10) Julius Pokorny, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch* (Francke Verlag 1994)

(11) *Jidaibétu Kokugo Daijiten* "Grand dictionnaire de la langue japonaise par époques (éd Haut Moyen Age, Sansei-dô, Tokyo 1967)

(12) I-Nam-Duk, *l'origine du coréen et du japonais*, p 32 Gakusei-sha, Tokyo 1988

(13) *Tôdai-ji Fujû-Monkô* "Manuscrits des propos proclamés du Temple Tôdai-ji"